

LE MONDE

A l'Ensemble intercontemporain Les prisons de Ferneyhough

Pour son premier concert de la saison au Théâtre du Rond-Point, l'Ensemble intercontemporain a affiché la couleur : pas de concession.

Publié le 17 octobre 1987

L'Ensemble intercontemporain a commencé sa saison le 12 octobre, avec les Carceri d'invenzione I et III, de Brian Ferneyhough, titre qui se réfère à Piranèse : ce sont les " prisons de l'invention " !

Le compositeur anglais de quarante-quatre ans nous enferme dans un labyrinthe d'événements d'une densité extrême, qui s'enchaînent le plus souvent à toute allure et avec une grande violence, si enchevêtrés et éparpillés qu'on est bien en peine de distinguer une forme, un développement, une structure rythmique dans ce torrent, alors même qu'on se sent poussé en avant de manière irrésistible.

La première pièce est pour seize musiciens, utilisant les vingt et un instruments d'un orchestre à peu près traditionnel ; la seconde pour dix-huit musiciens (vingt-deux instruments) comprenant exclusivement les vents et trois percussionnistes.

Sortis de prison, nous respirons plus librement avec la Serenata, de Goffredo Petrassi (1904), compositeur assez peu joué naguère au Domaine musical et à l'IRCAM. Cette partition de 1958, pour flûte, alto, contrebasse et percussion, d'une écriture parfaite, où chaque note parle, a toute l'apparence d'un jeu primesautier où les instruments se répondent, prennent tour à tour la direction du discours, inventent des formules imprévues, commentent avec humour les idées des autres.

Les Tempi concertati (1959), de Luciano Berio, sont d'un abord plus rude, voire austère. La flûte, en position centrale, dialogue avec quatre groupes d'instruments, qui répondent à ses provocations avec brutalité. Puis le ton s'adoucit et naissent alors des figures plus aimables et colorées, d'une invention fantaisiste, à travers les différentes sections de l'ensemble, tandis que certains solistes (le violon et deux pianos) émergent et concertent avec la flûte, avant qu'on revienne au tumulte du début.

Peter Eötvös nous avait réservé pour la fin une gâterie, les Folk songs que Berio avait harmonisés avec une finesse, une intelligence et une roublardise succulentes pour Cathy Berberian ; avec sa propre personnalité, la Canadienne Fides Krucker, dans une merveilleuse robe chinoise, changeant de voix, de civilisation, de personnage dans l'instant à chaque station de ce rapide tour du monde, fit presque revivre l'inoubliable cantatrice.

Le Monde